

Zeitschrift: Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse
Herausgeber: Le messenger suisse de Paris
Band: 4 (1958)
Heft: 12

Artikel: Le legs spirituel de Pestalozzi en notre temps
Autor: Baumgartner, Paul / Pobé, Marcel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Henri Pestalozzi et les orphelins de Stans
par Albert ANKER
Propriété du Musée d'Art moderne de Zurich

LE LEGS SPIRITUEL DE PESTALOZZI

en notre temps



Le nom et l'œuvre de Jean-Henri Pestalozzi (1746-1827) ont été célèbres, du vivant déjà de ce grand pédagogue et philanthrope, bien au-delà des frontières de sa patrie suisse. Sa mémoire vient encore de rayonner de par le monde du fait qu'en Suisse et dans plusieurs autres pays d'Europe, ont été fondés les villages qui portent son nom : villages Pestalozzi destinés à recueillir des orphelins de guerre d'abord, puis d'autres enfants sans parents ni ressources. Mais peu nombreux sont ceux qui connaissent le véritable legs spirituel de Pestalozzi. Les archives contiennent, toujours inédits, — et cela 130 ans après sa mort —, d'innombrables feuillets qu'il a couverts de son écriture difficile à déchiffrer. De son regard prophétique, il a pourtant prévu, sur plus d'un point, ce qu'allait être l'évolution de l'Europe et du monde, si bien que bon nombre de ses pensées acquièrent une brûlante actualité pour nous, hommes du xx^e siècle. C'est pourquoi nous avons choisi, dans l'abondance de ses écrits, quelques idées essentielles de ce grand Suisse. Puissent-elles nous faire réfléchir.

La pensée tout entière de Pestalozzi prend sa source dans la connaissance de la misère sociale, économique et surtout morale des hommes de son temps. Son ardent amour du prochain le poussa jusqu'à se dépouiller de ses propres biens tant était vif son désir d'aider les victimes de la misère. « Je n'ai jamais voulu », confesse-t-il très tôt, « et je ne veux rien d'autre aujourd'hui, que le bien du peuple que j'aime et que je sens misérable comme peu l'ont senti misérable, du fait que j'ai supporté ses souffrances avec lui, comme peu les ont supportées avec lui. » C'est dans ce sens qu'il prenait position à l'égard de faits politiques, de problèmes sociaux et économiques, consacrant des études à la législation criminelle, à la philosophie de l'Etat et à la sociologie, à l'éducation du peuple, à la méthodologie pédagogique, à la religion, etc... Ça et là, dans son œuvre, on rencontre des passages qui n'ont rien perdu, au contraire, de leur nouveauté révolutionnaire. Ainsi, lit-on dans un traité de 1799 : « Je suis persuadé que l'influence de la bourgeoisie sur l'ennoblissement du genre humain devra s'exercer au travers d'une *guerre à la mort* (*), contre tous les moyens d'exploitation de la politique pour autant qu'ils oppriment l'homme humble et pauvre dans le pays. »

Mais que ceux qui voudraient, en s'appuyant sur de telles références, faire de Pestalozzi l'avocat d'un parti n'oublent pas qu'il n'a jamais postulé de pareils principes dans le sens d'une idéologie politique. Les phrases par lesquelles il termine, en 1781, la préface de la première partie de sa première œuvre importante, *Lienhard et Gertrude*, sont restées valables, sans modification, durant toute sa vie : « Je n'ai point de part à toutes les querelles des hommes au sujet de leurs opinions ; mais

ce qu'ils font, pieusement et loyalement, fidèlement et honnêtement, afin d'amener l'amour de Dieu et l'amour du prochain dans leurs cœurs, le bonheur et les bénédictions dans leurs maisons, voilà, me semble-t-il, ce qui doit être en dehors de toute querelle, pour nous tous, et placé dans nos cœurs, pour nous tous. »

Bien que réclamant avec insistance des réformes sociales, Pestalozzi ne s'est jamais fait le porte-parole d'un collectif anonyme. Non, il a toujours défendu la cause de l'individu, de chacun en tant que membre de la communauté de sa famille et de son peuple. Avec le regard impitoyable du visionnaire adjurant ses contemporains, il a démasqué l'essence du collectivisme comme une domination purement apparente des instincts qui risquent, dès la première occasion, de se déchaîner en une arbitraire violence anarchique, en un brutal appétit du pouvoir. Il nous met en garde : « L'homme collectivement uni, s'il n'est pas autre chose que cela, s'engloutit, en toutes circonstances, dans les abîmes de corruption de la civilisation et, noyé dans cette corruption, il ne recherche, sur toute la terre, rien d'autre que ce que recherche également le sauvage dans sa forêt. »

Voilà pourquoi la lutte de Pestalozzi pour la justice sociale est en même temps une lutte pour la dignité humaine. La reconnaissance de la dignité humaine formera la base de toute constitution politique libérale. Dans son traité, aussi actuel aujourd'hui qu'alors, intitulé : *A l'innocence, à la gravité et à la noblesse de mon temps et de ma patrie*, il fait appel à ses compatriotes : « Patrie ! Chère petite patrie bénie ! Qu'es-tu sans la valeur individuelle de tes citoyens ? Qu'es-tu sans la liberté légale de ton peuple, fondement et garantie de cette valeur individuelle ? » Ainsi Pestalozzi plaide pour l'idée d'un Etat et d'une communauté basés sur le droit, respectant la liberté de l'individu, mais recherchant aussi la justice sociale et défendant le plus faible contre le plus fort.

La liberté politique ne saurait être séparée de la liberté morale de l'individu ; celle-là croît sur celle-ci comme la branche sort du tronc de l'arbre. La garantie de la dignité humaine par l'Etat n'est possible et efficace que si les représentants de la vie politique et les membres de la communauté du peuple sont véritablement des hommes. Ce qui amène Pestalozzi à cette exhortation : « Devenons des hommes afin que nous puissions redevenir des citoyens, redevenir des Etats et afin que nous ne tombions pas, de par l'inhumanité, dans l'incapacité du sens civique et, de par l'incapacité

(*) En français dans le texte.

du sens civique, dans la dissolution de toute force étatique quelque forme que prenne cette dissolution. »

Or, Pestalozzi savait que l'être humain ne saurait, tout seul, s'élever du niveau des instincts de la nature auxquels il est soumis dans son état primitif, jusqu'à cette hauteur, où il se décide librement pour la vérité et le droit, mais que les forces morales, durant sa croissance, doivent être éveillées et formées par les parents et les éducateurs. Après nous avoir exhortés à devenir des hommes, il nous dit : « Pour la partie du monde moralement, spirituellement et civiquement abaissée, il n'est d'autre salut qu'une culture en vue de l'humanité, qu'une culture de l'homme ! »

L'éducation, aux yeux de Pestalozzi, n'est au fond autre chose qu'une aide — une aide apportée à chaque individu, qui, élargie au plan général, est une aide apportée à la communauté du peuple, à l'Etat et à l'humanité tout entière. Ce n'est donc certes pas un hasard qu'il ait commencé à développer ses méthodes d'éducation, qui allaient devenir célèbres dans toute l'Europe, non pas dans ses institutions pédagogiques à Berthoud et à Yverdon, c'est-à-dire à une époque stable où les soucis pesaient moins sur son activité, mais à Stans déjà où le gouvernement helvétique qui avait succédé à l'Ancien Régime l'avait envoyé en qualité de tuteur des orphelins. En une lutte héroïque, mais vaine, les habitants de Nidwalden avaient défendu leur sol natal contre les troupes napoléoniennes. C'est là, au milieu de ces enfants déguenillés que les misères de la guerre avaient privés de leurs parents et livrés à l'abandon, au milieu de ces orphelins, auxquels il se voua corps et âme, que les intuitions des années antérieures devinrent, pour Pestalozzi, une évidence, une certitude. Il comprit que toute éducation doit partir des données naturelles de l'enfant, de sa « situation individuelle », c'est-à-dire des capacités morales et intellectuelles innées à l'homme. Ces puissances premières de l'âme, il chercha à les former pour qu'elles devinssent conscience morale, concepts intelligibles, par le moyen d'une pédagogie à fondement psychologique pour laquelle il trouva le modèle dans la croissance de la nature.

Pestalozzi reconnut que l'éducation doit commencer chez le nourrisson. Il faut qu'elle débute dans la cellule mère de tout ordre communautaire et social : dans la famille, dans la demeure familiale. Au cours de l'allocution composée à l'occasion de son soixante-douzième anniversaire, il l'expose : « Ici, dans la demeure familiale, se rassemble tout ce que je considère comme le plus auguste, le plus sacré pour le peuple et le pauvre. Son salut, le salut de la demeure familiale, est seul à pouvoir venir en aide au peuple et donc la première chose et la principale à laquelle il faut pourvoir, dans son intérêt. C'est de cette demeure familiale et d'elle seule que rayonnent la vérité, la puissance et la bénédiction de la culture du peuple... Ainsi, le cœur, l'esprit et la main sont en quelque sorte reliés symboliquement par les conditions de la demeure familiale, pour tout service de la vie, en toute vérité commune et en tout droit commun de la maison. »

La relation parents-enfant représente donc l'ordre fondamental de l'existence et l'archétype de toute relation communautaire humaine. C'est pourquoi sa struc-

ture est aussi valable pour les rapports entre le gouvernement et le peuple, entre Dieu et l'homme. Dans un écrit de ses débuts, *La veillée de l'ermite*, de 1780, nous lisons : « Etat du sujet, enfant du prince, qui avec lui est enfant de Dieu. Combien il est doux et fort et fin, le tissu des relations naturelles de l'humanité... Ma foi en Dieu est l'assurance de ma foi en mon père et en tout devoir de ma maison. »

De cette manière, la religion aussi, pour Pestalozzi, comme la réforme sociale, commence par l'individu, c'est-à-dire par le fait que chacun, fort d'une foi active et secourable, fait ses preuves dans la vie quotidienne, à l'égard de son prochain. Et, dans cette perspective, sa vie et son œuvre, considérées comme un tout, apparaissent comme la charité chrétienne mise en pratique. Certes, sa vie ne fut pas la voie triomphale d'un génie glorieux. Mais, soustraite au temps, elle manifeste la vérité d'un combat mené dans la simplicité de l'effort de tous les jours, dans l'abnégation et la sincérité, au service de l'humanité, de la justice, de l'aide au prochain, avec le ferme espoir de l'avènement heureux de la génération future et avec une fidélité immuable à l'égard de la patrie suisse. Et si nous cherchons à comprendre le secret qui a permis à Pestalozzi de garder intacte, à travers les terribles ébranlements de son existence, la foi en sa mission et qui permet à son œuvre de conserver son actualité à chaque époque et dans toute circonstance humaine, il nous semble en trouver l'explication dans les paroles qu'il a adressées à son ami Philippe-Albert Stapfer, dans une lettre de 1808 : « Quand je considère mon œuvre telle qu'elle est réellement, je ne vois pas un homme sur terre qui eût été moins capable de la réaliser que moi... et pourtant (je) l'ai imposée. C'est l'amour qui l'a fait. Il a une force divine quand il est vrai et quand il n'a pas peur de la croix. »

Paul BAUMGARTNER.

Traduit de l'allemand
par Marcel Pobé.

POUR
Vos Réceptions
Vos Fêtes
UTILISEZ
NOTRE



DÉPLACEMENT
SERVICE

Buvez
PROCHASSON

VINS FINS
LIVRAISON
A DOMICILE
Tous
assortiments,
par 12
bouteilles



UNGEMUTH
76, r. d'Alsace, COURBEVOIE.
Tél. DÉfense 02-29